

Reste à transmettre

Le rêve traumatique de Primo Levi

• **Jean-Jacques Blévis** •

Après plus de quinze années de retrait volontaire¹ de presque tout ce qui concerne la Shoah, essais, articles, films documentaires ou de fictions..., exception faite du film de C. Lanzmann, contre toute attente un événement personnel m'y a reconduit sans détour. Un voyage non programmé et absolument imprévu à Auschwitz et Birkenau, au plus profond de l'hiver glacial et enneigé de 1999. Je laisserai ici sous silence ce qu'a été le choc de ce bref voyage. Je m'attacherai plutôt à repartir du témoignage de Primo Levi dont la relecture des livres s'est imposée à moi à la suite de mon retour de Cracovie.

La vie et l'œuvre d'écriture de P. Levi, son irremplaçable témoignage, mais aussi sa fin, son suicide, n'ont pu que nous amener à formuler une question supplémentaire qu'il ne pose pas, qu'il ne pouvait et qu'il ne voulait certainement pas poser ouvertement.

Question qui n'a pu être que relancée du fait du suicide de P. Levi, suicide opaque, énigmatique, insensé comme tous les suicides réussis. On comprendra que, pour ma part, j'ai hésité avant de me risquer à avancer une lecture orientée par la psychanalyse de certains des textes de Primo Levi ; cette lecture concerne d'abord les impasses, les échecs de P. Levi au lieu même de l'imposante réussite de l'écriture et dans le même temps, inséparablement.

Hypothèse de lecture qui ne devient envisageable qu'à la seule condition de refuser de réduire le devenir de la vie d'un homme, surtout si cet homme a été un rescapé des camps de la mort, au seul traumatisme subi à l'intérieur de ces camps. C'était, faut-il le rappeler, le projet même des nazis : nier l'histoire et l'existence singulière de ceux qu'ils entreprirent d'exterminer. Il y va du respect que nous devons à la mémoire de ceux qui sont morts là-bas ou à ceux, de plus en plus rares, qui sont encore en vie parmi nous.

1. J.-J. Blévis, « À l'impossible chacun est tenu », *Patio*, n° 1, Paris, Éditions de l'Éclat, 1984.

Aussi, dois-je l'avouer, je ne comprends pas, ni ne partage, la position de certains, notamment de psychanalystes, pour lesquels il s'agit de récuser l'idée même que le trauma des rescapés soit à penser au-delà de l'expérience concentrationnaire elle-même. Aucune interprétation, aucun abord du destin traumatique, surtout s'ils sont orientés par la psychanalyse, ne leur paraissent recevables. Pour eux, il y aurait déjà, dans le fait même d'envisager une démarche comme celle-ci, une sorte de blasphème, une répétition de l'injure, de l'humiliation et en fin de compte du crime déjà perpétré. Et je conviens, plus que volontiers, que le risque d'obscénité est grand pour qui entreprend d'exposer à un essai d'analyse la vie ou la mémoire de rescapés afin de rendre moins opaque ou énigmatique le fardeau du trauma qu'ils ont dû porter après l'expérience des camps. Tentative qui requiert un tact et un respect immenses, devant quoi l'on ne peut certainement que se sentir insuffisant. Et pourtant s'impose à moi une raison impérieuse inverse qui serait de nature à exiger qu'on n'abandonne pas la vie et le destin de ces hommes et de ces femmes au seul sort criminel que les nazis leur ont infligé. De même, pour les rares survivants, il importe au plus haut point de ne pas laisser non plus défigurer leur survie traumatique à la seule lumière ténébreuse des camps.

Les expériences qui confrontent un sujet à un irréprésentable, aux mots qui se dérober et à l'irruption d'un réel porteur d'une violence meurtrière pour la vie psychique, touchent au corps mais aussi, dans la langue, au nom propre. Il est possible de dire que le nom propre, le patronyme, sa fonction éminemment symbolique, étaient, dans les camps, atteints, mis à mal de multiples façons ; et pas seulement du fait que c'était le sort commun de tous ces déportés d'être dépossédés, dès leur arrivée au camp, de leurs noms et voués, par la volonté meurtrière des nazis, à l'anonymat des matricules gravés à même la chair de leurs bras. Nous verrons que la coalescence des multiples traumas accule les sujets qui en sont l'objet à verser du côté d'une position mélancolique où le nom propre finit par s'abolir lui-même. Le sujet y verse sans que soit assuré qu'il puisse trouver le ressort de la traverser (et de la retraverser) décisivement un jour futur. P. Levi en avait une idée assez précise, semble-t-il : « *À trente ans de distance, j'ai de la difficulté à reconstruire la sorte d'exemplaire humain qui pouvait correspondre en novembre 1944 à mon nom, ou plutôt à mon matricule, le 174517².* »

2. P. Levi, *Le système périodique*, Paris, Éditions Albin Michel, 1987, p. 167.

Il me faut ici soutenir ce que notre pratique psychanalytique nous donne à entendre : pour ceux qui trouvent quelqu'un à qui réellement parler, les traumatismes historiques se révèlent toujours, après coup, doublement traumatiques. Par voie de conséquence, elles contraignent celui qui en est la victime à isoler une partie de sa vie psychique, à une fragmentation ou à un clivage de celle-ci.

Non seulement il y a bel et bien les effets directs du choc de l'événement et ses répercussions psychiques indirectes mais, plus encore, le choc traumatique, notamment lorsqu'il s'est agi d'un choc collectif, a eu comme effet de surcroît d'écraser la pluralité des traumas de celui qui y a été exposé. Écrasement qui va jusqu'à rendre inaccessible la réappropriation d'une histoire singulière, d'une enfance qui a connu, comme c'est la règle, un certain nombre de traumatismes primitifs qui se trouvent comme inclus, recouverts et encapsulés dans le traumatisme collectif plus tardif.

Il n'en a pas été autrement pour les rescapés des camps, et sans doute pas davantage pour Primo Levi. Malgré la méfiance qu'il avait vis-à-vis de la psychanalyse, je trouverai volontiers dans ses récits l'encouragement nécessaire pour mener à bien cette réflexion que seule la psychanalyse rend possible.

Sans doute, la nécessité qui avait conduit Primo Levi à rédiger très vite, après son retour à Turin, le texte qu'il intitulerait « *Se questo è un uomo* » n'appelait-elle aucune sorte de justification. Il n'imaginait même pas avoir tout simplement écrit l'un des très grands livres de la littérature de ce vingtième siècle. Était-ce le silence assourdissant qui a suivi la première publication ou encore l'incroyable culpabilité qui déjà l'assaillait, il n'empêche qu'il se sentait dans l'obligation de se justifier face à l'immense malaise qu'il avait ressenti autour de lui en constatant l'impossibilité, et plus encore le refus, de recevoir son témoignage. Longtemps il trouva donc la justification de ses écrits dans l'idée que ce témoignage pourrait être utile aux jeunes générations et contribuerait à ce que le monde devienne meilleur, pour que jamais ne revienne « la bête immonde ». Dans la préface à une réédition de « *Si c'est un homme* », il écrivait que son livre pourrait sans doute avoir quelques utilités « *pour fournir des documents à une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine* ».

La visée de cet article est d'abord de contribuer à mieux spécifier les rapports du traumatisme psychique avec les catastrophes de l'histoire, pour autant que cela engagerait une démarche différente de celle qui cherche à redéfinir au plus près ce que la psychanalyse conçoit par « traumatisme » ; ce qui est loin d'être évident. Ajoutons même que je pense qu'il s'y agit d'une seule et même démarche.

Mais, avant même d'aller plus loin, interrogeons-nous sur la pléthore de discours que la Shoah suscite désormais. Seulement pour la France, des dizaines de publications, des articles et des numéros de revues, des livres, en quelques années de multiples colloques pluridisciplinaires, ont été consacrés à l'événement alors qu'il aura fallu attendre la fin des années soixante-dix pour qu'apparaissent les premières études significatives sur le sujet. Rappelons tout de même que, dans notre pays, un livre comme « *Si c'est un homme* » n'a été publié, dans une forme qui soit fidèle au texte de P. Levi, qu'en 1987. Il y avait bien eu une première édition fautive par un petit éditeur en 1961. *Les Temps Modernes* en avait sorti quelques extraits, mais la traduction en était si mauvaise que Primo Levi l'avait fait interdire presque immédiatement.

Silences, interdits de penser, de parler ; des années durant. Puis cette focalisation avec ce sentiment que sans doute l'essentiel échappe. Que nous sommes passés d'un interdit à un impossible. Et que la réponse à cet impossible est venue sous la forme surmoïque du devoir de mémoire. Le malentendu risquait dès lors d'être complet.

Avec les années qui passaient, il a été juste, utile et nécessaire que soit recueilli le maximum de témoignages, écrits ou oraux, de tous ceux qui, encore en vie, pouvaient et voulaient s'y prêter. Et pourtant une évidence s'impose : tous ces témoignages ne se valent pas en qualité, leur force de transmission est inégale. Alors, peut-être faudrait-il lire et écouter ce que nous ont donné à entendre ceux dont le témoignage a fait œuvre.

Une fois encore, les artistes et les écrivains ont devancé les hommes de science. Primo Levi a été, est le premier d'entre eux : rescapé, chimiste et grand écrivain. Alors même que l'indifférence accueillait son premier livre, ce sont des écrivains qui, là encore les premiers³, ont reconnu l'importance décisive de l'écriture de Levi.

Contrairement à ce qu'il a cru – la culpabilité, comme toujours, peut induire les plus sombres aberrations –, il a bien été ce témoin irremplaçable de ce qui s'est perpétré là-bas. Il aura fallu beaucoup de temps pour enfin lire véritablement ses livres. Et aussi pour recevoir certaines des lectures que, progressivement, ils inspiraient. J'ai été amené à recroiser à cette occasion le livre important de G. Agamben⁴, « *Ce qui reste après Auschwitz* », pour parfois m'en écarter en des

3. Des écrivains, et non des moindres, ont salué, les premiers, les livres de Primo Levi : S. Bellow, F. Camon, I. Calvino...

4. G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot & Rivages, 1999.

points qui me sont apparus essentiels du point de vue de l'expérience de la psychanalyse.

L'hypothèse qui m'est venue et que je souhaite suivre au fil de cette étude, jusqu'à en exposer les moindres difficultés, la voici : la mise à mal des corps et l'humiliation subies dans les camps, le meurtre de la portée métaphorique de la langue (sa poétique ; nombre d'entre les rescapés, et P. Levi le premier d'entre eux, ont rappelé l'importance vitale du recours à la poésie, au souvenir de vers remémorés, répétés, et récités dans les circonstances les plus extrêmes), tout ce que P. Levi a subi à Auschwitz, serait venu se « coalescer » aux autres formes du traumatique qui l'auront marqué durant l'enfance. Lorsque je parle des autres formes du traumatique, je n'évoque pas là les seuls traumatismes, plus ou moins inévitables, que tout enfant connaît du fait des défaillances de son environnement direct. J'y inclus aussi la dimension traumatique que nous pouvons qualifier de structurale et nécessairement liée à ce que chaque enfant rencontre la différence des sexes avec les limites qui sont celles de l'être parlant. Lacan en arrivera à formuler radicalement ces limites en avançant qu' « *il n'y a pas de rapport sexuel* ».

Ce qui est vraiment traumatique pour le psychisme est sûrement ce qu'il y a de plus difficile à expliciter. Un événement traumatique n'intervient jamais seul. Celui qui nous en parle fait toujours entendre qu'il a plutôt eu à connaître une sorte de chiasme et, plus encore, de coalescence de plusieurs traumatismes.

Au travers des défilés d'une vie que seuls peut-être l'art ou l'activité onirique (celle des rêves et des cauchemars) permettent de saisir comme en raccourci, il s'agirait d'éclairer, ne serait-ce qu'un peu, le sens des blessures qu'elle porte en elle, l'ombre de sa fêlure la plus intime. Lorsque surgit un trauma historique et que des événements viennent frapper des sujets, qu'ils soient l'objet de tentatives de meurtres ou qu'ils subissent les effets de catastrophes naturelles, ceux qui en réchappent et survivent n'y parviennent qu'à un prix qui est très élevé.

La lecture de P. Levi, celle qu'en donne G. Agamben, fait ressortir qu'il existe chez l'humain, aussi loin qu'aille la destruction qui l'atteint, un reste, quelque chose d'irréductible et d'indestructible, qui est aussi énigmatique. N. Zaltzman⁵ avançait une idée extrêmement proche de celle-ci en parlant « d'un "trait inconscient" qui résiste à l'univers concentrationnaire de la vie tuable ». Pourtant cette réalité ne nous est pas étrangère ; nous la rencontrons dans les situations

5. N. Zaltzman (sous la direction de), *La résistance de l'humain*, Paris, PUF, 1999, p. 23.

extrêmes que peuvent connaître certains patients et qu'ils donnent à entendre au cours de leurs psychanalyses.

C'est à partir d'un cauchemar – celui que P. Levi rapporte, dans « *La trêve* », au terme du récit de ce long voyage de retour dans sa ville de Turin, après la libération du camp – que nous essaierons de formuler notre hypothèse : le rébus du rêve dévoilerait l'atteinte portée à son nom (à son patronyme : Levi) ; dévoilement de l'un des aspects les plus traumatiques du cauchemar qui interrompt brutalement l'illusion rêvée d'une vie où le plaisir et la quiétude semblaient enfin retrouvés. Comme Kafka en avait eu l'intuition, aussitôt confiée dans une lettre à Milena, il y aurait donc un point au-delà duquel plus rien ne tiendrait, pas même un nom. Il ne s'agirait donc ici que de l'indiquer, avant même d'en interroger la portée.

*

Quarante ans après avoir écrit « *Si c'est un homme* », P. Levi est amené à réexaminer l'expérience du *Lager*. Cela donnera, un an avant son suicide, ce livre « *Les naufragés et les rescapés* ». Livre risqué qui s'impose à lui. « *Il peut en résulter, dit-il, une étude sociologique, déjà tentée par d'autres, sans doute, mais dans laquelle je crois avoir quelque chose de très personnel à dire. Il s'agit d'une prise de position à la limite de l'ambiguïté*⁶. »

Avec, notamment, son chapitre intitulé « la zone grise », P. Levi tente d'analyser en détail, en « sociologue », comment le système nazi entraînait un grand nombre de prisonniers à participer à la persécution et à l'extermination des autres détenus et ceci jusqu'à l'extrême de l'horreur en la constitution des *Sonderkommandos* – les équipes spéciales – chargées de s'occuper de la gestion des chambres à gaz et des crématoires (C. Lanzmann a consacré une partie importante de son film à recueillir les témoignages des rescapés de ces commandos). P. Levi en concluait que : « *avoir conçu et organisé les équipes spéciales a été le crime le plus démoniaque du national-socialisme*⁷ ».

Ce livre très noir froissa les sentiments d'un certain nombre de rescapés dont l'expérience contredisait celle de Levi. H. Langbein a montré que les militants communistes, par exemple, faisaient le maximum pour sauver la vie de leurs camarades.

6. P. Levi, *Ha Keillah*, journal de la Communauté juive de Turin.

7. P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1992, p. 53.

Peu de lignes écrites par P. Levi laissent entendre, comme celles qui suivent, le désarroi subjectif d'un homme qui, en butte avec le souci de vérité qui était le sien, se trouve acculé à une telle position déçue.

« *Je le répète : nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins* »...
 « *Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exigüe, mais anormale : nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont revenus muets, mais ce sont eux les "musulmans", les engloutis, les témoins intégreaux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale.* »... « *Eux sont la règle, nous, l'exception*⁸ »...
 « *Nous, nous parlons à leur place, par délégation*⁹. »

Ces quelques phrases, pour une part énigmatique, souvent citées et ouvertes à diverses interprétations, portent en elle toute la violence de leur face sombre, mélancolique. Elles tentent de conjuguer le paradoxe de leur impossible à vivre avec la prise en compte ultime de la racine de ce qui reste à transmettre aux autres, lorsqu'il ne reste précisément presque plus rien de la vie et que ce « presque plus rien » apparaît alors comme le bien le plus précieux de l'homme. C'est en tout cas le parti qu'a choisi de prendre G. Agamben. C'est l'interprétation, à la lettre, qu'il retient de P. Levi (les « musulmans » sont les témoins intégreaux...) et qui donne le départ de la longue réflexion éthique que l'existence d'Auschwitz lui paraît appeler.

Il était, il est aussi possible, d'entendre ces lignes de P. Levi comme un effet conjugué de la honte de survivre et d'une culpabilité encore plus accusée, d'autant qu'il semble bien qu'au moment de l'écriture de ce livre, à en croire les témoignages de ses proches recueillis par sa biographe, il ait connu un état de dépression véritablement mélancolique.

Tel n'a donc pas été le choix d'Agamben ; au contraire, sa décision l'a engagé à déployer toutes les conséquences qu'il lui apparaissait devoir en tirer.

Et d'abord, la première d'entre elles : réintégrer dans l'humain ce qui semblait en être le plus exclu. Les « musulmans » étaient ceux-là mêmes qui, ayant abandonné toute volonté, en étaient arrivés à un état de défaite physiologique et psychique qui les menait aux confins de la vie et de la mort. Chez le

8. *Ibid.*, p. 82.

9. *Ibid.*, p. 83.

« musulman », nulle trace de volonté de vivre, ni de dignité mais seulement un état de dénuement, de dérélition et d'apathie.

P. Levi, tout comme les autres rescapés, le confirme ; ceux qui tenaient le coup, ceux qui affirmaient leur volonté de rester debout, ceux-là le plus souvent n'adressaient plus la parole aux musulmans. Bettelheim le dit également : « *Ils étaient presque toujours au-delà de tout secours*¹⁰. » Et pourtant, à Auschwitz, en quelques semaines, au plus en quelques mois, c'était le destin du prisonnier moyen, de l'immense majorité d'entre eux.

« *Le prisonnier moyen, dit Levi, je l'ai décrit, quand je parle des "musulmans" : mais les "musulmans" n'ont pas parlé*¹¹. »

C'est ce « prisonnier moyen », ce « musulman », qu'Agamben, avec Levi, choisit non seulement de rétablir pleinement dans l'humain mais, au-delà, de promouvoir comme figure éthique paradigmatique.

« *Il est clair que si l'on fixe une limite au-delà de laquelle on cesse d'être des hommes, et que tous les hommes ou la majorité d'entre eux la franchissent, alors cela prouve moins l'inhumanité des humains que l'insuffisance et l'abstraction de la limite en question*¹²... *Le musulman s'est avancé dans une zone de l'humain – puisque lui dénier simplement son humanité reviendrait à entériner le verdict des SS, à répéter leur geste – où dignité et respect de soi ne sont plus d'aucune utilité*¹³. »

Pour conclure par ces mots :

« *Aucune éthique ne peut se permettre de laisser hors de soi une part de l'humain, si ingrate soit-elle, si pénible à regarder*¹⁴. »

Agamben entreprend ici de mettre à l'œuvre une éthique qui se déprend de certaines figures d'idéalisation de l'humain (mais n'est-ce pas au prix d'en réinvestir idéalement d'autres figures ?). Son propos tient à affirmer, qu'après Auschwitz, l'indicible n'est pas de mise ; en dépit des sentences qu'Adorno a pu tenir un temps et sur lesquelles il est revenu ultérieurement, la poésie n'est pas devenue impossible. Au contraire, reste à transmettre !

10. B. Bettelheim, *Le cœur conscient*, Paris, R. Laffont, 1972, p. 212.

11. P. Levi, *Conversations et entretiens*, Paris, R. Laffont, 1998, p. 213.

12. G. Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Paris, Payot & Rivages, 1999, p. 78.

13. *Ibid.*, p. 79.

14. *Ibid.*, p. 79.

Ce reste, que la figure du « musulman » vient incarner, est alors nommable et nommé par Agamben comme représentant le plus élémentaire de l'humain, l'étayage ultime de la subjectivation. Et c'est probablement le point où la démarche d'Agamben peut susciter un certain malaise : en effet, si je ne peux que le suivre dans le geste qui le conduit à réhabiliter, à restaurer la mémoire des « musulmans », c'est-à-dire, comme le rappelait P. Levi, à l'ultime fin, de la plus grande partie des déportés qui ont été exterminés, si je le suis encore lorsqu'il nous donne à entendre que cette « expérience », extrême entre toutes, est porteuse d'une signification proprement humaine qui appelle à être pensé, par contre le malaise apparaît lorsque, à tort ou à raison, on ne peut s'empêcher de lire chez Agamben un pas de plus, une sorte d'idéalisation de cette figure du « musulman », une réification de la valeur paradigmatique de « reste » qu'il leur attribue. Sa démarche précise, prudente, exigeante est pourtant elle-même exposée aux écueils qu'elle critique.

Ne pas envisager les processus de subjectivation comme l'accomplissement d'une identité réalisée, sorte de *telos* à l'œuvre, est en soi un appréciable dépassement de l'approche métaphysique la plus fréquente. Comment ne pas s'étonner cependant qu'un auteur comme Agamben qui en arrive à formuler que « *dans la honte le sujet a donc pour seul contenu sa propre déssubjectivation* » ou bien que « *Ce double mouvement – de subjectivation et déssubjectivation en même temps – telle est la honte*¹⁵ », qu'un tel auteur se soit abstenu de faire référence à la psychanalyse, et plus précisément au travail de Lacan ? La problématique qu'il développe, les concepts construits mis à l'épreuve (le « reste », la « déssubjectivation »), les formulations auxquelles il arrive – « *la déssubjectivation constitutive de toute subjectivation* » – autant de proximités, de voisinages on ne peut plus proches de ce que Lacan a pu développer de son côté. Faudrait-il en attribuer la responsabilité à P. Levi, lui-même très réticent vis-à-vis de la psychanalyse, sans doute non sans raisons personnelles ? L'explication en serait un peu courte.

L'appui que, bien au contraire, nous n'hésitons pas à prendre sur la psychanalyse, est sûrement propre à déloger l'objet « fétiche » que peut devenir ce « reste », faute de trouver un autre sujet pour lui donner acte d'un autre destin, à quoi s'est voué P. Levi, mais, pour lui-même, avec les limites que l'on connaît. Il me semble que c'est là précisément que Lacan peut nous venir en aide.

15. *Ibid.*, p. 137.

Bettelheim a été déporté en 1938, date à laquelle, par chance pour lui, n'existaient pas encore les camps d'extermination. Il put être libéré avant la mise en œuvre de ceux-ci. Après coup, Bettelheim a écrit un certain nombre de textes rapprochant les situations extrêmes rencontrées par les prisonniers dans les camps avec celles qu'avaient à connaître les jeunes patients qu'il avait, par la suite, pris en traitement. Il a intitulé l'un de ses articles « La schizophrénie en tant que relation à des situations extrêmes ».

L'attention portée par P. Levi à tous ceux qui l'entouraient dans le *Lager* l'a conduit à enregistrer des observations infiniment précieuses pour tous ceux qui s'intéressent au fonctionnement psychique dans les situations limites. Pour les psychanalystes, l'expérience de l'analyse avec les psychotiques ou plus largement avec la part de folie propre à chacun, aussi bien chez ceux qui s'adressent à lui qu'en lui-même, ne peut que rendre plus sensible encore à ce qu'a écrit P. Levi ; notamment ses observations concernant le rapport des déportés aux langues et au langage dans le camp. Il y revient à plusieurs reprises et à des occasions fort différentes.

Que ce soit, par exemple, pour constater combien sa connaissance de l'allemand, rare chez ses codétenus italiens, n'a pas été pour rien dans sa survie. Plus fondamentalement c'est, comme nous allons essayer de le développer, tout le rapport de l'homme au langage et à la parole qui lui est apparu absolument déterminant, aussi bien pour le corps que pour l'état psychique du déporté. Il y allait simplement du rapport aux autres, et donc aux nazis ; autrement dit, dans un contexte comme celui-là, la question devenait celle de la vie ou de la mort.

Accompagnant les processus de destructions physiques et psychiques, les altérations subies par la langue d'un sujet exposent crûment le point de défaite où il en est arrivé. Aussi loin que soit poussée l'entreprise de destruction de l'humain, il demeure chez l'homme survivant un reste, une matérialité du langage, fût-elle profondément atteinte, déstructurée, désorientée ; qu'elle reste presque sans voix, quasi muette, ou au contraire proférée haute et forte, mais toujours en quête d'un autre¹⁶ à qui s'adresser malgré les apparences.

16. Pour ne pas alourdir le texte, je laisse ici de côté les difficultés propres à orthographier le mot « autre » qui appellerait, en référence à ses mises en perspective par Lacan, aussi bien un A majuscule qu'un petit a : d'« un Autre à l'autre », en somme...

Le petit Urbinek, dont parle P. Levi dans *La trêve*, témoigne de cet état de langue lorsque celle-ci est atteinte au point que les interjections dont dispose encore un sujet peuvent apparaître comme « *un balbutiement inarticulé* » ou « *un râle de moribond* » : ainsi P. Levi qualifiait-il injustement l'opération que Paul Celan avait fait subir à la langue allemande dans ses poèmes.

« *Urbinek n'était rien, c'était un enfant de la mort, un enfant d'Auschwitz. Il ne paraissait pas plus de trois ans, mais personne ne savait rien de lui, il ne savait pas parler et n'avait pas de nom : ce nom curieux d'Urbinek lui venait de nous, peut-être d'une des femmes qui avaient rendu de la sorte un des sons inarticulés que l'enfant émettait parfois... La parole qui lui manquait, que personne ne s'était soucié de lui apprendre, le besoin de parole jaillissait dans son regard avec une force explosive*¹⁷. » (Je souligne particulièrement cette dernière phrase.)

Ce « besoin de parole » ne demande qu'à être reçu et entendu par quelqu'un pour éventuellement se réaliser ; voilà exactement ce qui se passa pour Urbinek et qui n'échappa à P. Levi, mais qu'Agamben, dans la lecture qu'il propose de ce passage, curieusement, ne relève pas.

« *Henek (un jeune Hongrois de quinze ans) passait ces journées à côté du lit d'Urbinek. Il était plus maternel que paternel : et sans doute, si notre cohabitation précaire s'était prolongée au-delà d'un mois, Hurbinek, grâce à Henek, aurait appris à parler*¹⁸. »

Au bout d'une semaine, Henek annonça que Urbinek disait un mot :

« *Quel mot ? Il l'ignorait, un mot difficile, pas hongrois : quelque chose comme "mass-klo", "matisklo". La nuit, nous tendîmes l'oreille : c'était vrai, du coin de Hurbinek venait de temps en temps un son, un mot. Pas toujours le même, à vrai dire, mais certainement un mot articulé ; mieux, plusieurs mots articulés de façon très peu différente, des variations expérimentales autour d'un thème, d'une racine, peut-être d'un nom*¹⁹. »

Tous, dans le camp, s'efforcèrent de déchiffrer, en vain, ce vocabulaire naissant, ce mot secret.

« *Ce n'était certes pas un message, une révélation : mais peut-être son nom... ou voulait-il dire "manger" ou peut-être "viande" en bohémien*²⁰... »

17. P. Levi, *La trêve*, Paris, Grasset, 1966, p. 25.

18. *Ibid.*, p. 46.

19. *Ibid.*, p. 46.

20. *Ibid.*, p. 47.

Soulignons le rapprochement fait, ici, entre le nom et l'oralité ; dès lors que nous savons l'importance de la question de l'incorporation pour ce qu'il en est du nom, on ne peut être que sensible à cette hypothèse émise par P. Levi.

Urbinek mourut un mois plus tard, dans les premiers jours de mars 1945. Primo Levi termine le récit qu'il lui consacre par ces quelques mots :

« *Il ne reste rien de lui : il témoigne à travers ma parole*²¹. »

L'histoire de ce petit Urbinek, lorsque je l'ai relue, m'a fait revenir à la mémoire l'histoire d'un autre enfant, celle d'un enfant gravement atteint, prénommé Robert, et rapportée par sa psychanalyste, Rosine Lefort, au séminaire de Lacan en 1954.

De père inconnu, de mère paranoïaque internée au moment du traitement, l'enfant avait vécu ses premiers mois avec sa mère qui avait négligé de lui apporter les soins les plus élémentaires. Très vite, son existence sera menacée et marquée d'une succession d'atteintes somatiques, d'hospitalisations et de placements multiples, jusqu'à ce qu'il soit définitivement abandonné sans avoir revu sa mère.

Lorsque Rosine Lefort le reçoit, il est âgé de trois ans et demi. Il présentait alors beaucoup de troubles du comportement et, sur le plan du langage, ne savait dire que deux mots : « *madame* » et « *le loup* ». Livré dès le début de sa vie à un monde de privations et de traumatismes répétés, l'enfant donnait à R. Lefort l'impression qu'il avait sombré, comme elle le dit, « *sous le réel* » et qu'au début du traitement, il n'y avait chez lui aucune fonction symbolique et encore moins de fonction imaginaire. Lacan lui faisait alors remarquer qu'il avait quand même deux mots à sa disposition. Celui-ci développait à cette occasion un commentaire, une interprétation du cas, stupéfiante de profondeur et d'inventivité. Il souligne que, pour Robert, la fonction du langage est « *réduite à un mot dont nous ne sommes pas capables de définir le sens et la portée pour l'enfant mais qui pourtant le relie à la communauté humaine*²² ».

Le mot « loup » apparaît à Lacan comme une sorte de « *pivot du langage* » et qui est pour l'enfant Robert, ainsi le formule-t-il, « *le résumé d'une loi* ». Racine de « loi » qui va permettre à l'enfant, grâce au transfert que soutient fermement R. Lefort, de poursuivre une « *élaboration extraordinaire qui se termine par ce*

21. *Ibid.*, p. 47.

22. J. Lacan, Le Séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 119.

*bouleversant autobaptême lorsqu'il prononce son propre prénom*²³ ». Lacan ajoute alors :

« *Nous touchons là du doigt, sous sa forme la plus réduite, le rapport fondamental de l'homme au langage. C'est extraordinairement émouvant*²⁴. »

« *Loup* », ce mot, ce simple mot, qu'on peut rapporter au signifiant primordial (S1) d'un sujet, était porteur pour cet enfant, dans son non-sens fondamental, d'une promesse de signification.

« *Loup* », cet unique mot, ce « balbutiement inarticulé » est-on tenté de penser, tout comme le « *mass-klo* » d'Urbinek, est appelé à l'Autre, de ce lieu même où se trouve l'enfant, du fond de sa désobjectivation. En l'absence d'un Autre en position de recevoir cet appel, le mot unique resterait seulement le représentant de ce « *surmoi...*, à la fois la loi et sa destruction ».

Poursuivant sa réflexion sur la portée et la fonction de ce mot pour Robert, je cite encore Lacan : « *... il est la parole même, le commandement de la loi, pour autant qu'il n'en reste que la racine* » ... « *C'est dans ce sens que le surmoi finit par s'identifier à ce qu'il y a de plus ravageant, de plus fascinant, dans les expériences primitives du sujet. Il finit par s'identifier à ce que j'appelle la figure féroce, aux figures que nous pouvons lier aux traumatismes primitifs, quels qu'ils soient, que l'enfant a subis*²⁵. »

L'expérience de la psychanalyse nous le montre, c'est seulement par l'action du transfert que le signifiant primordial (S1) peut par la « chance » d'une rencontre et le truchement de l'Autre, appui pris sur la dimension de trait unaire (identification symbolique), ouvrir le sujet à la dimension de la métaphore et de l'objet évidé ainsi produit.

Afin de lever l'hypothèque des traumas qu'un sujet a précocement subis dans son histoire, l'analyse du névrosé, comme à rebours de l'enfant « *Robert – loup* », devra compter avec le signifiant primordial, « reste du reste », en deçà ou au-delà du fantasme, en quelque sorte, trait symbolique du champ de l'Autre, à partir de quoi pourra s'élaborer l'objet.

23. *Ibid.*, p. 119.

24. *Ibid.*, p. 119.

25. *Ibid.*, p. 119.

Et c'est bien ce qui n'est jamais complètement assuré ; l'analyse mène chacun à approcher de près son rapport avec la folie – celle de ses parents, de ses ascendants, aussi bien que ses propres points de folie.

*

*« J'habite depuis toujours dans la maison où je suis né.
Je crois bien que je constitue un cas extrême de sédentarité,
comparable à celui de certains mollusques qui se fixent sur un rocher
et n'en bougent plus de toute leur vie.
La légende veut que le bureau sur lequel j'écris aujourd'hui
soit placé juste à l'endroit où j'ai vu le jour,
puisque ma mère habitait déjà cet appartement
et qu'elle a accouché à la maison. »*

Primo Levi

Primo Levi a survécu à une « expérience » effroyable. Plus de quarante ans plus tard, il s'est donné la mort, en se jetant dans la cage d'escalier de l'immeuble où il était né, à Turin. Tout suicide, lorsqu'il mène à la mort, emporte avec lui son mystère, son secret. Nul ne saura jamais pourquoi un être aura été amené à mettre fin à ses jours. Aussi inconcevables qu'aient été la violence et les destructions physiques et psychiques subies par les rescapés de la Shoah, ce serait leur faire subir une nouvelle violence, plus feutrée certes mais non moins radicale, que de réduire tout le fardeau traumatique de leur vie d'après la déportation, à ce qu'ils ont vécu dans les camps. Ainsi, en serait-il si, par manque d'entendement mais aussi de tact, nous interprétions le suicide de P. Levi en le rattachant uniquement aux conséquences de sa captivité à Auschwitz.

Dans *La trêve*, Primo Levi fait le récit de la longue marche de plusieurs mois à travers l'Europe qui précéda son retour à Turin depuis la libération du camp d'Auschwitz par l'Armée rouge. Le livre se termine par le récit d'un rêve d'épouvante qui, après son retour, venait le visiter à intervalles réguliers.

« C'est un rêve à l'intérieur d'un autre rêve, et ses détails varient, son fond est toujours le même. Je suis à table avec ma famille, ou avec des amis, au travail ou dans une campagne verte ; dans un climat paisible et détendu, apparemment dépourvu de tension et de peine ; et pourtant, j'éprouve une angoisse ténue et profonde, la sensation précise d'une menace qui pèse sur moi. De fait, au fur et à mesure que se déroule le rêve, peu à peu ou brutalement, et chaque fois d'une façon différente, tout s'écroule, tout se défait autour de moi, décor et gens, et mon angoisse se fait plus intense et plus précise. Puis c'est le chaos. Je suis au centre d'un néant grisâtre et trouble, et soudain je SAIS ce que tout cela signifie, et je sais aussi que je l'ai toujours su : je suis à nouveau dans le Camp et rien

n'était vrai que le camp. Le reste, la famille, la nature en fleurs, le foyer, n'était qu'une brève vacance, une illusion des sens, un rêve. Le rêve intérieur, le rêve de paix, est fini, et dans le rêve extérieur, qui se poursuit et me glace, j'entends résonner une voix que je connais bien. Elle ne prononce qu'un mot, un seul, sans rien d'autoritaire, un mot bref et bas ; l'ordre qui accompagnait l'aube à Auschwitz, un mot étranger, attendu et redouté : debout, "Wstawac". »

« *Wstawac* » – un mot étranger, bref et bas : « debout, lever... ». Folie qui pourrait faire croire que tout se passe normalement. Un mot, un signifiant traumatique, que j'entends un peu comme « *le loup* » d'épouvante du petit Robert. Ou encore comme le « *masclo* » d'Urbinek. Ici « *Wstawak* » est le signifiant traumatique du rêve, du cauchemar.

Et pourtant, « *Wstawac* », le mot veut dire « se lever » en polonais. Son sens serait apparemment moins brutal que l'impératif « *wstac* » (levez-vous !). Or c'est tout le contraire qui est vrai. L'impératif, aussi brutal soit-il, s'adresse à quelqu'un, alors que l'infinitif n'implique aucune adresse singulière²⁶. Reste, seul, le message anonyme et meurtrier qui survient dans ce « *climat paisible et détendu, apparemment dépourvu de tension et de peine* ».

Comment, en lisant le récit de ce cauchemar, ne pas songer à l'analyse que Lacan proposait de la chose interdite, *das Ding*, montrant comment, à travers « l'image » du cri, ce qui est le plus intime est justement ce qui ne peut se reconnaître qu'au-dehors ? Cette image, Lacan l'avait trouvée dans cette célèbre gravure de Munch, intitulé *Le cri* et qui ne se manifeste que du silence absolu qui sort de la bouche tordue de la femme qui est au premier plan tandis qu'à l'arrière-plan, dans un paysage calme, deux personnes s'éloignent sur une route et ne se retournent même pas vers la femme. L'effroi, l'angoisse, qui font irruption dans le cauchemar, sont d'autant plus implacables qu'ils surviennent dans un contexte de calme mais aussi d'ignorance absolue du silence de la détresse primordiale.

Les rêves traumatiques, les cauchemars, se répètent et sont là pour tenter d'élaborer le signifiant traumatique qui est au plus près du réel. Le cauchemar

26. « Parmi toutes les formes verbales, l'infinitif est celle qui véhicule l'information grammaticale minimale. Il ne dit rien ni sur le protagoniste du procès de l'énoncé, ni sur la relation de ce procès aux autres procès de l'énoncé ou au procès de l'énonciation. L'infinitif exclut ainsi la personne, le genre, le nombre, l'ordre et le temps », R. Jakobson, « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe », dans *Essais de linguistique*, Paris, Points Seuil, 1970, p. 191.

menace d'abord le sujet en le réveillant du fait de l'angoisse qui fait une irruption brutale au sein du sommeil qui est ainsi mis à mal aussi bien que le psychisme du rêveur. Mais, en même temps, le réveil intempestif sauve le sujet d'un danger supérieur représenté par le signifiant traumatique, représentant la « loi » d'une jouissance primordiale interdite, et littéralement impossible. C'est ici la tâche de l'analyste de tenter d'accompagner l'analysant qui rencontre ces points de dérégulation jusqu'à ce qu'il se déprenne et se dégage de l'assujettissement à ce signifiant traumatique.

Ce mot « *Wstawac* », P. Levi, comme les autres prisonniers, le comprenait. Mot qui revenait, lancinant, et restait dans le même temps énigmatique, étranger, aussi incompréhensible que cette « loi » qui est la destruction même de toute loi humaine. « *Wstawac* », mot qui est là dans le cauchemar le lieu de la condensation de signifiants fondamentaux qui portent en eux jusqu'au noyau de non-sens de la langue.

Le suicide de P. Levi reste opaque. Raptus irrémédiable ou pas, tout ce qui l'a précédé, les fils subjectifs d'une vie, son tissage inconscient longtemps tramé, tout l'a conduit à ce suicide, comme y sont conduits parfois certains sans qu'il soit toujours possible à autrui, fût-il psychanalyste, de démêler suffisamment l'écheveau pour que leur sort en soit transformé ou même seulement, après coup, éclairé.

Que cela ne nous empêche pas de livrer les quelques rares éléments associatifs venus de ce qu'il nous est donné de connaître de sa biographie et qui viennent recouper étrangement le rêve traumatique.

D'abord du côté paternel : le suicide du grand-père Levi. Ensuite, un père, Cesare, mort d'un cancer en 1942, peu de temps avant le départ pour la résistance puis l'arrestation et la déportation de Primo Levi. Dans une interview, P. Levi confiait avoir pensé que son père n'aurait pas résisté à la déportation.

Considérons enfin « Levi », le patronyme. Non seulement en hébreu, il s'agit de celui qui est au service du temple, mais en latin et également en italien, sous certaines formes, le mot veut dire – élever en l'air – lever – lèves !... Ajoutons que le Lévitique est le nom donné au troisième livre du Pentateuque, contenant principalement les lois des Lévites et les règles des sacrifices.

Wstawac – Levi, aucun rapport entre ces deux mots, ces deux signifiants. Et si rapport il y avait, il ne pourrait être que traumatique.

Traumatique, à l'intérieur de l'effroyable traumatisme d'Auschwitz infligé par les nazis qui auront détruit et assassiné la plus grande partie des déportés. Quant

à la petite minorité de rescapés, ils auront eu à survivre avec les moyens du bord, avec les forces et les faiblesses qui étaient les leurs avant la déportation.

Un certain nombre de faits externes et internes, pour certains hasardeux et pour d'autres pas, ont concouru à ce que P. Levi soit ressorti vivant du *Lager*. P. Levi s'en est expliqué douloureusement dans *Les naufragés et les rescapés*.

Le rêve répétitif qui venait hanter les nuits de P. Levi, après son retour, était bien un rêve traumatique. Traumatique pour le sujet Primo Levi, si le patronyme Levi avait bien été pour lui atteint dans sa fonction métaphorique paternelle. Fonction qui opère à partir d'un non-sens primordial irréductible, garant de la signification du sujet.

Les enfants, spontanément, connaissent bien cela ; ils jouent à égratigner le nom de famille de leurs copains d'école, pour se moquer d'eux, pour donner du sens commun au patronyme (un sens péjoratif, bien sûr) afin de mieux prendre la mesure de l'assurance que l'autre (soi-même) a reçue ou n'a pas reçue du nom de son père. Un enfant est capable de se débrouiller de tous les traumatismes nécessairement rencontrés au long de ses premières années d'enfance, à la mesure même de ce qu'il aura trouvé la ressource de s'étayer de ce « nom du père », nom de peu de sens, dont il aura pu se désassujettir.

À cette tâche, ajoutons qu'une mère aura joué son rôle. La biographie de P. Levi, ici à peine évoquée, laisse seulement supposer la part majeure qui lui est revenue.

Pourrait-on dire qu'une analyse est exactement le mouvement de paroles d'un sujet qui, fort de l'appui d'un Autre, parfois appelé psychanalyste, amène un sujet à faire plusieurs fois le tour de « ça », afin d'en sortir Autre ? Autant dire qu'il n'est pas question pour moi de parler à la place de P. Levi pas plus qu'à celle de personne d'autre. Reste une place à partir de laquelle, parions-le après d'autres, après P. Levi, il est possible de transmettre le propre de l'humain.